

Des rats sur les murs

« Quand le moment est venu de décamper, éloigne-toi discrètement et sans agitation »¹. Extrait du volume *Wall and piece*, florilège de réalisations de l'artiste anglais Banksy, ce conseil pourrait tenir lieu de commandement aux yeux des représentants de la veine du *street art*, qui connaît depuis quelques années un succès grandissant dont témoigne, entre autres, l'essor des publications à son sujet².



La locution *street art*, étiquette dont les contours sont volontiers ajustés par les individus auxquels elle est appliquée - ceci quand elle n'est pas purement et simplement rejetée -, a au moins ceci d'intéressant que son origine anglophone laisse entendre que l'avènement artistique du phénomène a d'abord été admis de l'autre côté de l'Atlantique, en plus de permettre, par sa largesse, de réunir différents modes d'expression voisins qu'il est possible de faire dialoguer. De façon générale, si l'on se penche sur le discours des artistes impliqués dans la pratique tout en s'autorisant le minimum de distance nécessaire par rapport à celui-ci, deux grandes acceptions du *street art* sont à distinguer. La première est extensive et rassemble, sans tenir compte des supports et moyens mobilisés, les modes d'expression partageant une volonté de redonner sens à la démocratie de l'espace public en le réinvestissant de façon illégale, et voués de la sorte à une existence plus ou moins éphémère - laquelle dépend en grande partie de la tolérance des autorités régnant sur les lieux envahis. Selon cette perspective, le *street art* est moins une affaire de technique que d'objectifs, et regroupe aussi bien le pochoir que le graffiti, en passant par l'installation, le poster-stencil et le

sticker. Une deuxième acception de la locution, restrictive, distingue le *street art* du graffiti, en vertu de critères techniques (en privilégiant une variété de supports au détriment de la bombe aérosol) et idéologiques (le graff étant fréquemment lié au mouvement hip-hop) : ceci conduit à une relative opposition qui, dans le domaine français, s'actualise dans l'opposition entre l'« art urbain » (défendu depuis longtemps par des Ernest Pignon Ernest, qui avait repeuplé Paris de Rimbaud vagabonds à la fin des années 1970, et autres Xavier Prou, plus connu sous le pseudonyme de Blek le Rat, le terme est toutefois tombé en désuétude et est désormais remplacé par son équivalent anglais) et l'« art de rue », chanté notamment il y a quelques années par les rappers marseillais de la Fonky Family.

Sans trop se soucier de ces distinctions, l'artiste connu sous le pseudonyme de Banksy s'est constitué, en quelques années, un impressionnant succès au sein de cet univers par différentes réalisations corrosives. S'il s'est révélé il y a quelques mois au très grand public en livrant un générique cinglant pour la série *The Simpsons* - générique diffusé par une Fox plus ravie que meurtrie, et qui avait évidemment prévu que cette dénonciation outrancière constituerait une excellente publicité -, Banksy est depuis plusieurs années adulé par une critique qui accueille comme un événement chacune de ses œuvres.



Parmi ces dernières, celles par lesquelles tout a commencé sont des pochoirs artisanaux, dont les motifs ornent certains murs de la Bristol natale de l'artiste et de Londres, allant aujourd'hui jusqu'à conditionner le prix des biens immobiliers

qui les jouxtent. Sur ces fresques urbaines désormais très recherchées, on découvre des policiers anglais s'embrassant langoureusement ou prêts à inhaler une ligne de coke, un ange défoncé avachi au fond d'une ruelle, une petite fille attaquée par un distributeur d'argent et des tonnes de rats, évoluant dans des situations plus ou moins variées. Le rongeur, que le français Blek avait déjà fait repasser de l'autre côté des murs où l'avait enfermé Lovecraft, s'avère un véritable animal-totem pour Banksy puisque, en plus d'être l'anagramme du mot *art* - ce dont l'artiste s'est rendu compte après en avoir peint des centaines -, le rat est riche de l'imaginaire qui lui est lié : « *Ils ont une existence illégale. Ils sont détestés, chassés et persécutés. Ils baignent dans la crasse avec un désespoir calme. Et pourtant, ils sont capables de mettre de civilisations entières à genoux. Si tu es sale, insignifiant et mal-aimé, alors les rats constituent le modèle idéal* ».³

Symboles d'une causticité certaine et témoins d'une maîtrise esthétique affirmée, les empreintes laissées par Banksy sur les murs de quelques cités anglaises ne constituent pourtant qu'une partie du programme de l'artiste : à leurs côtés, il faut au moins mentionner quelques *happenings* tels l'installation d'un mannequin habillé en détenu de Guantanamo dans un parc Disney, le remplacement des pochettes d'un album de Paris Hilton par une version plus suggestive et l'accrochage de simulacres (par exemple, un pseudo-fragment de fresque préhistorique figurant un individu poussant un caddie de supermarché) dans des musées de réputation internationale. À cela s'articule un goût prononcé pour la parodie des modèles illustres, qui voit Banksy transformer le *Bassin aux nymphéas* de Monet en dépotoir ou insérer un hooligan éméché dans *Nighthawks* d'Edward Hopper.



Déjouant les habitudes d'un public parfois forcé à devenir spectateur malgré lui, ces réalisations ont contribué à asseoir la réputation internationale de l'Anglais, désormais invité à exposer ses travaux dans des lieux dévolus à sa cause : évoquée en creux dans son récent film, *Exit through the gift shop* (qui tarde à être diffusé dans nos contrées), l'exposition « Barely legal » de Los Angeles, en 2006, constitue à ce titre un jalon dans la trajectoire banksyenne, et fait, aux yeux de plusieurs de ses pairs, passer l'artiste du côté d'une forme d'*establishment*. Plusieurs détracteurs se manifestent alors, qui vont jusqu'à fonder un comité anti-Banksy et accusent leur cible de monnayer la pratique gratuite du *street art* et de la dénaturer complètement en l'éloignant de la rue qui lui sert de support et de seul trait définitoire. À ceux-là, l'intéressé répond par des haussements d'épaules. Jouant leur jeu, il va jusqu'à feindre de se demander si la dimension subversive de son art n'est pas, au final, une simple opération de promotion⁴ et, après le succès de son exposition secrète au Bristol City Museum, il s'invite aux ventes dilettantes des *Santa's ghettos* dans le Soho londonien, à la fin 2010. Reste que, dans cette réinvention mercantile d'une pratique traditionnellement vouée à la gratuité, c'est sans doute aussi, en un sens, le comble de l'ironie en la matière que l'artiste accomplit, en parvenant à intégrer à des circuits de diffusion (et, partant, à démontrer la perméabilité de ces derniers) une pratique qui en est traditionnellement exclue et, par la popularisation par le haut de cette pratique clandestine, à bouleverser l'économie symbolique du champ artistique pour démontrer l'arbitrarité des lois qui le régissent. On en reparlera, à coup sûr.

Denis Saint-Amand

Janvier 2011



Denis Saint-Amand est aspirant F.N.R.S. à l'Université de Liège. Ses recherches portent sur la littérature française du 19^e siècle et sur la sociologie de la littérature.

1 « *When the time comes to leave, just walk away quietly and don't make any fuss.* » (*Banksy, Wall and Piece, Londres, Century, 2006, p. 79.*)

2 *Pour une première approche, voir, par exemple, les collections de fresques urbaines réparties par villes (Londres, Paris, New York, etc.) de la maison d'édition Prestel, mais aussi les ouvrages richement illustrés et documentés de Ric Blackshaw et Liz Farrelly, The Street art book, New York, Collins, 2008 et Cedar Lewisohn, Street art, New York, Abrams, 2008.*

3 « *They exist without permission. They are hated, hunted and persecuted. They live in quiet desperation amongst the filth. And yet they are capable of bringing entire civilisations to their knees. If you are dirty, insignificant and unloved then*

rats are the ultimate role model. » (Banksy, Wall and Piece, op.cit., p. 95.)
4 « *J'utilise l'art pour contester l'ordre établi, mais peut-être que j'utilise simplement la contestation pour promouvoir mes œuvres. » (Cité par Thomas Jean, « Banksy art terrorist », dans Beaux-Arts, Décembre 2010.)*